

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

« Bien m'en prit. Il y a quelques heures, nos hommes arrêteront un courrier qui s'éloignait à toute bride dans la direction de Mannheim. Sur ce courrier on trouva deux lettres. Toutes deux étaient de Van Goët. L'une, adressée à un vieux gentilhomme dont le nom m'échappa, l'engageait à venir immédiatement au château pour y démasquer un imposteur qui prenait un nom mensonger et un titre qui ne lui appartenait point. L'autre, adressée à M. le lieutenant criminel, tout simplement, confirmait les mêmes faits et demandait main-forte, en ajoutant que l'aventurier était un bandit, un voleur, un assassin !... »

« Il n'y avait plus de doute et plus d'équivoque possible. C'était bien de vous qu'il était question, capitaine. Van Goët vous avait reconnu !... »

— Je le savais... murmura Denis.

— Ah ! vous le saviez ?... »

— Oui.

— Et par qui ?

— Par ma fiancée, par ma bonne et bien-aimée Marguerite, qui avait entendu, par hasard, les sinistres confidences de Van Goët au baron.

— Fort bien, et que comptiez-vous faire ?

— Je l'ignorais encore ; le temps m'avait manqué pour prendre une détermination quelconque, dans une conjoncture aussi difficile.

— Alors, ma brusque intervention n'a dérangé aucun de vos plans ?... »

— Aucun.

— Bravo ! Je poursuis : « Il fallait prendre un parti sur-le-champ, car le temps pressait, il fallait, à tout prix, vous sauver d'un péril que vous ne connaissiez peut-être pas... »

« A la nuit tombante, je fis mettre toute la troupe sous les armes. Nos chevaux furent attachés dans le petit bois où vous les avez vus tout à l'heure, et je pénétrai avec mes hommes dans l'intérieur du parc, avec l'intention de forcer les portes du château pour arriver jusqu'à vous, quand tout le monde serait couché et endormi... Le hasard nous ayant conduits de votre côté, nous n'avons pas eu besoin de recourir à ce moyen violent et dangereux... Quant au reste, vous le savez aussi bien que moi... »

Denis remercia vivement Roncevaux du dévouement qu'il venait de lui témoigner. A une nature comme celle de notre héros, ce dévouement paraissait inexplicable. Cependant il était bien forcé d'y croire puisqu'il en avait eu la preuve manifeste, irrécusable.

Puis, le cours de ses idées parut changer, et, pendant quelques secondes, il garda le silence et s'absorba dans de profondes réflexions.

— Roncevaux, dit-il tout à coup, — à quelle distance sommes-nous de cette grotte dont tu me parlais il n'y a qu'un instant ?

— A un quart d'heure de marche tout au plus, capitaine.

— Eh bien, tu vas faire descendre de cheval un de nos hommes, tu prendras son cheval pour me laisser le tien, tu me donneras un bon couteau et des pistolets, et, tandis que le reste de la troupe continuera à marcher jusqu'à la grotte où elle nous attendra, toi et moi nous retournerons en arrière.

— Pour aller où ? — demanda Roncevaux.

— Au château de Kergen.

Roncevaux tressaillit.

— Au château de Kergen ! — s'écria-t-il vivement et d'une voix à peine contenue. — Quoi ! vous voulez retourner vous mettre ainsi dans la gueule du loup !

— Je veux me venger... Roncevaux... »

— Vous venger... du baron ?

— Non, certes !... ce noble vieillard ne m'a jamais fait que du bien, et si dans ce monde il y a quelqu'un pour qui je donnerais ma vie, ce quelqu'un c'est lui !... Mais le baron n'est pas seul au château... »

— Ah ! oui !... il y a Van Goët.

— Ce juif damné renverse toutes mes espérances !... Sans lui j'étais riche !... nous étions riches, Roncevaux, car ma fortune eût été la tienne !... Je me trouvais, comme dans un beau rêve, grand seigneur et millionnaire !... nous partagions en frères. Nul soupçon ne pouvait plus nous atteindre ! nous étions trop haut pour que le doute montât jusqu'à nous !... L'avenir, alors, s'offrait à nos pas, vaste, immense, éblouissant !... Chacun de nos jours n'était qu'une succession non interrompue de plaisirs et d'honneurs !... et cela s'écroule !... Ce splendide édifice est sapé par la base !... Et je ne me vengerais pas de celui qui me fait tant de mal ! Ah ! tu ne crois point cela, Roncevaux !

— Ma foi, capitaine, vous avez raison !... la vengeance est une bonne chose. D'ailleurs, pour peu que Van Goët ait avec lui une cassette aussi lourde que celle dont nous l'avons débarrassé à l'auberge du Faucon blanc, l'affaire ne sera point déjà si mauvaise et vaudra la peine qu'on la tente... »

— Allons, donne des ordres, et surtout, hâtons-nous... »

Roncevaux sauta à bas du cheval qu'il partageait avec Denis, et commanda : — Halte !

Il se fit donner une autre monture, il échangea quelques paroles avec le bandit qui remplissait auprès de lui les fonctions de lieutenant en second, puis il revint auprès du capitaine.

— Et la jeune fille ? — lui dit-il. — Le baïllon étouffe ses cris, mais elle pleure et se désole... »

— C'est un mal nécessaire, — répliqua Denis ; — à mon retour je la consolerais ; d'ici là, qu'on ait pour elle les plus grands égards... Je brûlerais la cervelle à celui qui s'écarterait en quoi que ce fût du respect profond qu'elle mérite. Jusqu'à nouvel ordre, elle doit croire que je suis captif comme elle et gardé à vue... »

— Bien, fit simplement Roncevaux.

Il échangea de nouveau quelques mots à voix basse avec son subordonné.

Ensuite il dit à Denis : — Quand vous voudrez, capitaine.

Les deux hommes firent tourner bride à leurs chevaux et s'élançèrent au galop dans la direction du château, tandis que les chevaliers du poignard et la tremblante Marguerite gagnaient, à une allure moins rapide, un bois qui se trouvait sur la gauche.

— Capitaine, — demanda tout à coup Roncevaux en ralentissant le galop impétueux de son cheval, — vous devez connaître admirablement l'intérieur du château de Kergen ?

— Je le connais comme si je l'avais habité pendant dix ans, — répliqua Denis. — Je le connais d'autant mieux, que je m'en regardais déjà à peu près comme propriétaire, et tu sais qu'on ne voit jamais mieux une chose que quand on la voit avec l'œil du maître... »

— Non, — répondit Roncevaux, — je ne le sais pas, du moins par expérience, car je n'ai jamais possédé ce que je prenais, et ce n'étaient pas des châteaux, mais je le devine... »

— Enfin, à quoi voulais-tu en venir ?

— A ceci : Savez-vous quel est l'appartement occupé par Van Goët ?

— Ah ! diable ! — s'écria Denis en arrêtant court sa monture, — je n'ai pas pensé à m'en informer... J'ignorais de quelle importance cela allait être pour nous... »

— Alors, comment allons-nous faire ?

— Nous chercherons... nous trouverons... »

— Sans doute ; mais, chercher à tâtons dans un château rempli de laquais, n'est-ce pas une entreprise bien chanceuse ?... »

— Ah bah ! qui ne risque rien, n'a rien !... D'ailleurs le diable nous conduira !... »

— J'en accepte l'augure et je ne souffle plus mot, capitaine... »

Denis et Roncevaux éperonnèrent de plus belle leurs montures, qui bondirent en avant. Cinq minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps les deux cavaliers arrivèrent au petit bois dans lequel, pendant la soirée, les chevaliers du poignard avaient été attachés. Ils passèrent autour d'une grosse branche les brides des coursiers haletants. Ils assujettirent leurs pistolets dans les ceinturons de leurs épées et ils rentrèrent dans le parc en franchissant cette même clôture qu'ils avaient franchie, pour en sortir une heure auparavant.

XXIV. — ALARME.

Il était en ce moment à peu près minuit. Le ciel, nous l'avons déjà dit, étincelait des feux d'innombrables constellations, et les clartés blanches de la lune dessinaient de grandes ombres sur le sable fin des allées. Rien ne troublait le profond silence de cette heure solennelle, si ce n'est l'abolement lointain du renard au fond des bois, le petit bruit monotone du grillon caché sous l'herbe, ou les rapides coups d'ailes de chauves-souris effarées.

Les deux chevaliers du poignard, pour se rapprocher du château, marchaient dans les massifs, lentement et avec des précautions infinies. Le moindre bruit pouvait les trahir, et, alors, adieu la vengeance si ardemment convoitée par Denis. Enfin ils atteignirent la vaste esplanade qui faisait le tour du château.

Cette esplanade était découverte ; on ne pouvait, par conséquent, faire un pas de plus sans se trouver complètement en vue.

Denis et Roncevaux s'arrêtèrent.

— Capitaine, — dit le lieutenant, — il s'agit de ne point nous aventurer inconsidérément et de ne pas nous compromettre sans résultat. Tenons un peu conseil, s'il vous plaît.

— Soit, — fit Denis.

— Dans l'immense façade du château, — poursuivit Roncevaux, — trois fenêtres sont éclairées ; vous le voyez aussi bien que moi... »

— Oui, — répliqua Denis.

— Quelles sont ces trois fenêtres, je vous prie ?

— L'une, la première à droite, donne dans la chambre à coucher du baron Réginald.

— Et l'autre, la seconde de l'étage supérieur ?

— Elle ouvre dans l'appartement de Marguerite et de Mina.

— La troisième, enfin, sur le même rang, mais du côté opposé ?

— A coup sûr, c'est l'une des fenêtres de l'appartement de Van Goët.

— Vous croyez, capitaine ?

— Je n'en doute pas.

— Donc, nous savons ce qu'il importait de savoir, et c'est là qu'il s'agit d'arriver... »

— Oui.

— Est-ce facile ?

— C'est au moins possible.

— Comment ?

— Nous briserons un des carreaux de la porte vitrée du vestibule et nous ouvrirons cette porte. Une fois dans l'intérieur, nous monterons le grand escalier et nous suivrons la galerie qui donne accès dans tous les appartements situés à chaque étage.

— Mais n'y a-t-il pas des domestiques éveillés et faisant le guet toute la nuit ?

— Pas habituellement, et je ne suppose pas qu'une exception ait été faite aujourd'hui.

— D'ailleurs, nous avons des couteaux et des pistolets, et nous savons nous en servir.

— Sans doute, mais je désire qu'il n'y ait pas, cette nuit, d'autre sang versé que celui de Van Goët.

— Cependant, capitaine, si l'alarme est donnée et qu'on nous attaque ?

— Oh ! alors, c'est différent, et il faudra bien nous défendre... Seulement, quoi qu'il arrive, nous ne devons toucher ni à un doigt ni à un cheveu du baron Réginald !... sur ta vie, Roncevaux, souviens-toi de ceci, et que cet homme te soit sacré !... »

— C'est bien, capitaine, et vous pouvez être tranquille... »

— Maintenant, allons... »

Denis et Roncevaux firent deux ou trois pas en avant.

Mais soudain le lieutenant recula vivement jusqu'au massif d'arbres qu'ils venaient de quitter, et, saisissant Denis par le bras, il le contraignit à en faire autant.

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda ce dernier avec beaucoup de surprise et un peu d'irritation.

— Il y a, capitaine, que tout le monde n'est pas endormi dans le château.

— Qui te le fait croire ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Regardez la fenêtre de la chambre des jeunes filles.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il n'y a plus de lumière.

— Mina, sans doute, vient d'éteindre la sienne.

— Cette lumière n'est pas éteinte, capitaine, elle est déplacée... Tenez, voyez plutôt... »

En effet, une lueur venait de reparaitre derrière les vitres du grand escalier.

Evidemment, la personne qui portait cette lampe ou ce flambeau descendait les marches lentement et avec une sorte d'indécision.

— Attendons, — murmura Denis.

— C'est le plus sûr, — répondit Roncevaux.

Arrivée au premier étage, la lumière s'éclipsa de nouveau.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis la faible clarté que Denis avait signalée comme venant de la chambre du baron augmenta d'intensité. A coup sûr, la personne qui venait de descendre l'escalier avait pénétré dans cette pièce.

— Diable ! — pensa Denis, — qu'est-ce que ceci veut dire ?

La réponse à cette question ne se fit pas attendre. Le bruit net et strident de coups de sonnette brusques et répétés se fit entendre dans le silence.

L'effet de ces coups de sonnette fut magique. Des lumières, allumées comme par enchantement, scintillèrent derrière toutes les vitres. On les vit passer, repasser, se croiser le long des corridors et glisser contusément sur les marches de l'escalier.

Toutes venaient aboutir à un centre commun, la chambre de Réginald.

Bientôt les portes du péristyle s'ouvrirent violemment, et le baron entouré de presque tous les domestiques du château, parut sur la plus haute marche du perron.

Mina était à côté de lui.

La lueur vacillante des torches portées par les laquais permettait de distinguer l'excessive pâleur du père et de la fille.

— Marguerite !... s'écria le vieillard d'une voix assourdie par l'angoisse et l'émotion, — Marguerite !... »

Ce plaintif appel s'éteignit dans un silence lugubre.

— Marguerite ! — reprit le baron, — Marguerite !... ma fille... mon enfant... ne m'entends-tu pas ?... Où es-tu ? Au nom du ciel, réponds-moi !... »

Même silence effrayant et terrible.

— Courez... — dit alors Réginald à ceux qui l'entouraient, — courez, fouillez le parc... A celui qui me ramènera ma fille, je donnerai ce qu'il me demandera, je le jure, quand bien même ce serait la moitié de ma fortune... »

Les laquais descendirent rapidement les marches du perron, s'élançèrent sur l'esplanade et se disséminèrent dans toutes les directions pour gagner les allées qui, de ce point central, s'enfonçaient dans le parc.

Trois personnes seulement restèrent sur le haut du perron. C'étaient Réginald, Mina et le banquier Van Goët, qui venait de quitter son appartement et de rejoindre le vieillard et la jeune fille.

Van Goët se mit à parler vivement ; mais la distance était trop grande pour que le bruit de ses paroles, prononcées à demi-voix, pût arriver jusqu'aux chevaliers du poignard.

— Capitaine, — dit en ce moment Roncevaux à Denis après avoir fait des vains efforts pour entendre, — je crois que le succès de votre expédition de cette nuit est plus que douteux et que votre vengeance est bien compromise, pour cette fois du moins.

— J'en ai peur aussi ! — répliqua Denis.

— Si seulement nous pouvions battre en retraite... — poursuivit Roncevaux ; — mais la chose est impossible, et nous voici prisonniers

dans ces touffes d'arbres, peut-être jusqu'au jour !... »

— Je le crains... — murmura Denis.

— Et, — reprit le lieutenant, — une fois le jour venu, comment sortir d'ici sans être vus ? Denis fit un mouvement d'épaules qui signifiait clairement qu'il n'en savait rien.

— Et encore, — continua Roncevaux, — pourvu que cette valetaille n'aille pas imaginer de fouiller le petit bois où sont nos chevaux. Si le diable voulait que cela arrivât, notre présence dans le parc serait trahie : on fouillerait jusqu'au moindre massif, et nous serions obligés de jouer du couteau et du pistolet pour nous tirer d'affaire... »

— Tandis que ces paroles s'échangeaient entre les bandits, une idée subite et qui ressemblait à une inspiration traversa tout à coup l'esprit de Réginald.

— Les chiens ! — s'écria-t-il, — les chiens !... leur instinct, cette nuit, vaudra mieux que notre intelligence !... Mina, cours lâcher Pluton et Phanos !... Cours, mon enfant... Ce sont eux qui retrouveront ta sœur... »

Mina se ne fit point répéter deux fois cet ordre. Elle bondit comme une jeune biche et disparut sous le vestibule.

Au bout de moins d'une minute, les deux nobles lévriers dont nous avons déjà parlé s'élançèrent aux pieds de leur maître et lui léchaient les mains avec de petits cris d'amour.

— Marguerite est perdue, — leur dit le vieillard, comme s'il eût parlé à des êtres doués de raison. — Cherchez votre maîtresse, mes braves bêtes, cherchez, cherchez !... »

Les lévriers parurent comprendre. Au moment où le vieillard prononçait le doux nom de Marguerite, une sorte de gémissement sourd succéda sans transition aux démonstrations de leur joyeuse tendresse.

Un éclair d'intelligence humaine brilla dans leurs grands yeux arrondis. Ils tournèrent avec inquiétude vers le parc leurs cous flexibles et leurs museaux effilés. Soudain, leur poil se hérissa. Leurs lèvres se retroussèrent en un rictus formidable et laissèrent voir leurs dents blanches et acérées, en même temps que leur gémissement plaintif se métamorphosait en un grondement sinistre.

XXV. — DENIS ET VAN GOËT.

— Cherchez !... — répéta le vieillard, — cherchez !... cherchez !... »

Pluton et Phanos bondirent à la fois du haut du perron sur le gazon de l'esplanade.

Comme s'ils s'étaient donné le mot et partagé la besogne, ils s'élançèrent l'un à droite, l'autre à gauche, avec l'intention évidente de gagner les deux grandes allées qui s'enfonçaient dans le parc.

Mais, soudain, après quelques bonds, ils s'arrêtèrent à la fois et aspirèrent fortement la brise de la nuit. Un hurlement rauque et farouche s'échappa de leurs gosiers contractés par la colère. Ils se rejoignirent et prirent leur élan vers la touffe d'arbres derrière laquelle se cachaient Denis et Roncevaux.

— Tonnerre ! — murmura ce dernier, — voici qui va mal !... Au nom du diable, capitaine, reculez de quelques pas et mettez le couteau à la main... »

— J'ai mes pistolets... — répliqua Denis.

— Non ! non !... pas de pistolets !... gardez vos deux coups de feu pour les ennemis que nous aurons bientôt sur les bras, et puisque nous nous sommes fourrés dans le guépier, sortons-en le mieux possible !... »

Roncevaux n'avait point achevé ces paroles, que déjà Pluton et Phanos, l'œil en feu et la gueule menaçante, se précipitaient dans le massif.

Pendant une seconde, face à face avec les deux bandits, ils se roidirent sur leurs jarrets nerveux et semblèrent choisir leur proie.

Cet incident d'indécision fut court. Les lévriers bondirent à la fois.

Pluton s'élança sur Denis.

Phanos attaqua Roncevaux.

Denis para ce choc terrible avec une vigueur et une présence d'esprit surhumaines. Au moment où les crocs acérés du vaillant animal allait le saisir à la gorge, il étendit son bras armé d'un couteau à deux tranchants. L'arme disparut jusqu'à la poignée dans le gosier du noble Pluton, qui retomba en arrière, roide mort et sans pousser un gémissement.

Roncevaux fut moins heureux. Son couteau glissa sur le poil rude et hérissé du lévrier. Phanos lui enfonça ses dents dans le haut du bras droit.

Le bandit laissa tomber son arme et ne put qu'à grand-peine contenir un cri terrible.

Les crocs sanglants du chien broyaient, comme dans un étai de fer, les chairs, les muscles et les nerfs. Sous cette étreinte horrible et dévorante, Roncevaux allait s'évanouir de douleur.

Heureusement, Denis était là. Il frappa Phanos entre les deux épaules et d'un seul coup trancha net la colonne vertébrale. La mort fut foudroyante. Comme Pluton, Phanos roula sur le gazon au milieu d'une mare rougeâtre, formée par son sang et par celui de Roncevaux.

Tout ceci s'était passé, sans bruit.

Sur le haut du perron, Réginald et Van Goët attendaient toujours.

— C'est étrange, — dit le baron au bout d'un instant, — on n'entend plus les chiens.

— C'est étrange en effet, — appuya le banquier.